

THEME 1 : LE MONDE DU TRAVAIL

SEMAINE 1

TEXTE : Une lettre officielle.

Samuel Biboun, élève au CES de Bokally III au Cameroun, souhaite profiter des prochaines vacances pour aller à la découverte d'un métier qu'il aime. Il écrit à cet effet au directeur d'une chaîne de télévision.

Bokally, le 14 août 2009.

Samuel Biboun
CES de Bokally III
B.P. 16404 Bokally
Sambiboun95@cammet.com

118,

A
Monsieur le Directeur de Télé FUN,

Avenue Prince-Douala-Manga-Bell,
Douala.

Objet : demande de stage de vacances.

Monsieur le Directeur,

Je suis élève en classe de 4ème au collège d'enseignement général secondaire de Bokally III.

Je suis aussi un téléspectateur très passionné de votre chaîne de télévision que je regarde chaque soir, une fois mes devoirs faits et mes leçons apprises.

Je me sens intéressé, depuis l'école primaire, par le métier de journaliste en général et celui de présentateur de télé en particulier. Je souhaiterais profiter de mes prochaines vacances pour mieux connaître ce métier qui me passionne tant.

C'est pourquoi je sollicite de votre bienveillance un stage de vacances non rémunéré d'une durée de deux mois dans votre entreprise. Je pourrais ainsi satisfaire ma curiosité, et peut - être, si l'occasion se présente, faire la connaissance de mes présentateurs préférés.

En échange, je suis prêt à vous aider dans quelques tâches que vous pourrez me donner.

Dans l'espoir d'une suite favorable, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respectueux.



SEMAINE 2

TEXTE : Un géomancien au travail

Le vieux Soriba a un ennemi juré, Namori, le boucher de Kouta ; il rend visite au féticheur Nogobri, car il faut sans tarder conjurer les sors de Namori !

Nogobri donne quatre cauris au vieux Soriba.

« Confie-leur tes tourments, dit-il. Ils parleront pour moi. Je ne suis qu'un interprète. » Le Vieux Soriba les prend et parle d'une voix imperceptible tandis que le devin scrute son visage. « Maintenant, jette-les ! » ordonne Nogobri. Le vieux Soriba s'exécute d'une main tremblante. Trois cauris s'ouvrent et le dernier se ferme. « Prends-les et recommence » dit le devin. Trois cauris se ferment. Et c'est le tour du vieux Soriba de fixer Nogobri pour déceler dans son regard une marque d'inquiétude. « Faisons un dernier essai, conseille celui-ci. Les génies aiment qu'on les sollicite trois fois. »

Le Vieux Soriba pousse un soupir comme pour se défaire d'une oppression. Mais les quatre cauris se ferment et le visage de Nogobri se durcit. Il mélange les quatre cauris aux huit autres qu'il a sous la main et les disperse. Une grappe de cinq cauris dressés ! Le devin les prend à tour de rôle et en frappe le sol en proférant des injures contre un égoïste qui, au lieu de se satisfaire de ce que Dieu lui a octroyé, veut arracher à la force du poignet le bien d'autrui. Il rassemble de nouveau les douze cauris et les jette nerveusement, les yeux écarquillés¹. L'un se détache de tout le groupe, fermé et tourné vers l'ouest. Le devin le considère, les yeux haineux et se met à maudire, appelant ses ancêtres et ses maîtres au secours :

« Puissant ! dit-il. Voilà quelqu'un de bien puissant. Il n'a rien laissé au hasard. Que mes ancêtres me secondent ! Voilà quelqu'un qui n'a rien négligé. »

« Qui ça ? demande le vieux Soriba, dominant son angoisse.

— Quelqu'un qui t'est proche. Donne-moi le temps que je le saisisse, que je le démasque² ! Mais il est si puissant ! Ou plus exactement, un grand féticheur a travaillé pour lui. » Furieux, il prend les cauris et les jette.

« As-tu parmi tes relations quelqu'un qui possède un objet détonant ? Un objet qui gronde comme le tonnerre ?

— Oui, souffle le Vieux Soriba.

— Un homme qui n'est ni trop clair ni trop noir. Il a une couleur d'amande de Karité... Non ! ne dis rien. »

De la main il aplanit un tas de sable et le frappe de traits verticaux coupant une horizontale. « C'est un homme qui se dégarnit par le sommet du crâne. Pour dire vrai, pas comme un charognard, mais juste ce qu'il faut pour le distinguer des autres.

— Oui ! crie le Vieux Soriba, c'est Namori.

— Les génies n'aiment pas qu'on prononce le nom de ceux qu'ils démasquent ! menace le devin. Tu donneras un vieux boubou à un mendiant pour prévenir leur

¹ Ecarquillé : ouvrir grandement

² Démasquer : découvrir

colère.

—Je le ferai, aujourd'hui même, promet le vieux Soriba.

—Attends vendredi, après la grande prière », conseille Nogobri.

Il prend une calebasse, la remplit d'eau où il fait tourner trois morceaux de charbon.
[...]

Massa Makan DIABATÉ, *Le Boucher de Kouta*, coll. « Monde noir Poche », Hatier, 1982.

ANNEXE SEMAINE 2

Exercice de maison : Identifie les deux types de texte puis compare-les

1) Au milieu d'une sombre forêt, dans une caverne humide et grise, vivait un monstre poilu. Il était laid ; il avait une tête énorme posée sur deux petits pieds ridicules, ce qui l'empêchait de courir.

Il ne pouvait donc pas quitter sa caverne. Il avait aussi une grande bouche, deux petits yeux glauques, et deux longs bras minces qui partaient de ses oreilles et qui lui permettaient d'attraper les souris. Le monstre avait des poils partout : au nez, aux pieds, au dos, aux dents, aux yeux et ailleurs.

Ce monstre-là rêvait de manger des gens. Tous les jours, il se postait sur le seuil de sa caverne et disait, avec des ricanements sinistres : Le premier qui passe, je le mange. Mais jamais les gens ne passaient par là, car la forêt était bien trop profonde et bien trop sombre.

H. Bichonnier, *Le monstre poilu*

2) Un jour, en sortant du collège deux adolescentes discutaient à propos du Facebook.

- « Ah ! Facebook ... tu n'en connais pas la valeur, il te permet tout, dit Sara avec enthousiasme, si tu veux faire des amis il ne faut qu'entrouvrir ce coffre et te connecter.

- Les amis, on peut se les faire autrement que via le Facebook. Nos parents vivaient parfaitement bien sans internet et sans téléphone portable et justement ils avaient de vrais amis, expliqua Imène.

- Que dis-tu là ! Moi avec mon Facebook je peux partager des images et des vidéos avec mes amis de manière très pratique. De plus, je suis vraiment contente car avec mon compte Facebook je suis capable de raconter tout ce que j'ai envie et poster ce que j'aime sur mon mur.

- Chère Sara, je vais te dire un secret ; à travers Facebook je suis arrivée à détruire ma vie entière. J'ai été victime d'un harcèlement ce qui a causé une déchirure entre ma mère et mon père, dit Imène avec amertume.

Aussi, on ne peut pas nier qu'il crée des sentiments d'addiction chez ses utilisateurs. En effet, les jeunes seraient dépendants et passent des heures sur le réseau social au détriment de leurs études et de leurs familles.

- Tu as raison mon amie, répondit Sara, maintenant je réalise qu'il faut utiliser le Facebook avec prudence et modération. »



SEMAINE 3

TEXTE : Le menuisier

L'histoire de Colas Breugnon se déroule au moyen âge. Colas est un menuisier et sculpteur sur bois. Dans ce passage, situé au début du roman, Colas fait le tour de ses « richesses » : sa femme, ses enfants, sa maison, et maintenant son métier.

Cà, récapitulons : femme, enfants et maison ; ai-je bien fait le tour de mes propriétés ? ...Il me reste le meilleur, je le garde pour la bonne bouche, il me reste mon métier. Je suis de la confrérie d Sainte-Anne, menuisier. Je porte dans les convois et dans les processions le bâton décoré du compas sur la lyre, sur lequel la grand-mère du bon Dieu apprend à lire à sa fille toute petiotte, Marie pleine de grâce, pas plus haute qu'une botte. Armé du hacheret³, du bédane⁴ et de la gouge⁵, la varlope⁶ à la main, je règne, à mon établi, sur le chêne noueux et le noyer poli. Qu'en ferai-je sortir ? C'est selon mon plaisir...et l'argent des clients. Combien de formes dorment, tapies et tassés là-dedans ! Pour réveiller la Belle au bois dormant, il ne faut, comme son amant, qu'entrer au fond du bois. Mais la beauté que moi, je trouve sous mon rabot, n'est pas une mijaurée. Mieux qu'une diane efflanquée, sans derrière ni devant, d'un de ces Italiens, j'aime un meuble de Bourgogne à la patine bronzée, vigoureux, abondant, chargé de fruits comme une vigne, un beau bahut pansu, une armoire sculptée, dans la rude fantaisie de maître Hugues Sambin. J'habille les maisons de panneaux, de moulures. Je déroule les anneaux des escaliers tournants ; et, comme d'un espalier des pommes, je fais sortir des murs les meubles amples et robustes faits pour la place juste où je les ai entés. Mais le régal, c'est quand je puis noter sur mon feuillet ce qui rit en ma fantaisie, un mouvement, un geste, une échine qui se creuse, une gorge qui se gonfle, des volutes fleuries, une guirlande, des grotesques, ou que j'attrape au vol et je cloue sur ma planche le museau d'un passant. C'est moi qui ai sculpté (cela, c'est mon chef-d'œuvre) pour ma délectation et celle du curé, dans le chœur de l'église de Montréal, ces stalles, où l'on voit deux bourgeois qui se rigolent et trinquent, à table, autour d'un broc, et deux lions qui braillent en s'arrachant un os.

³ Petite hache

⁴ Ciseaux de menuisier

⁵ Outil servant à faire des entailles et des moulures

⁶ Grand rabot

Travailler après boire, boire après travailler, quelle belle existence !... Je vois autour de moi des maladroits qui grognent. Ils disent que je choisis le moment pour chanter, que c'est une triste époque... Il n'y a pas de triste époque, il n'y a que de tristes gens. Je n'en suis pas, Dieu merci. On se pille ? on s'étrille ? Ce sera toujours ainsi.

Romain ROLLAND, *Colas Breugnon*, Albin Michel.

ANNEXE SEMAINE 3

TEXTE : *Le Laboureur et ses Enfants*

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

Jean de La Fontaine

Consigne : Récite ce texte par cœur



SEMAINE 4

TEXTE : Un forgeron d'Abomey.

Tout près de l'école, Montcho a installé sa forge. C'est un petit abri presque carré composé d'une basse toiture de chaume supportée par de grosses branches fourchues plantées dans le sol. Tout autour de ce hangar un petit fossé recueille les égouts de la toiture et les conduit un peu plus loin.

Bien avant le jour la forge enfumée de Montcho s'illumine à la lueur d'un foyer d'argile noircie placé sur le sol à l'extrémité de l'abri. A chaque coup de soufflet donné par le petit apprenti la flamme monte devient plus brillante, éclairant la figure énergique de Montcho, sa large poitrine et les gros muscles de ses bras qui contrastent⁷ avec les bras frêles⁸ de l'apprenti.

Nous distinguons à peine la lourde masse du gros soufflet en peau de chèvre qui monte et descend en grinçant. Tout près du foyer s'allonge un bloc énorme de pierre dure et polie, c'est l'enclume. Une calebasse sert de boîte à outil. Une autre renferme des provisions. Un canari est rempli d'eau.

Avec ses grosses tenailles, Montcho saisit une courte barre de fer qu'il plonge dans le brasier, puis avec une calebasse, il ajoute un peu de charbon dans le foyer, de ce charbon fin fait de coque de noix de palme. La flamme disparaît un moment et un nuage de fumée noire obscurcit tout. Mais bientôt une vive lumière se répand à nouveau dans la forge. « Noté », « Arrête », dit Montcho. L'apprenti lâche la poignée du soufflet. La flamme tombe. Vivement Montcho saisit les tenailles et tire du foyer le fer rougi à blanc qu'on peut à peine regarder. Il le pose sur l'enclume : Pan ! pan ! Le lourd marteau s'abat sur le fer d'où rayonnent par milliers les étincelles ✨ brillantes. Sans arrêt Montcho frappe le métal, le tournant et le retournant sans cesse. Les muscles du forgeron se gonflent, les traits de son visage se contractent⁹ sous l'effort, et la sueur perle à son front. Quand le métal s'assombrit¹⁰ Montcho le replonge dans le brasier et l'apprenti reprend son soufflet.

Enfin le fer façonné prend la forme aplatie d'une houe. À petits coups Montcho achève son ouvrage. Puis brusquement il plonge la houe encore chaude dans l'eau

⁷ Être en opposition

⁸ Faibles

⁹ Se contracter : ici, se resserrer

¹⁰ Devenir sombre, noir

du canari. Un bouillonnement se produit laissant échapper un nuage de vapeur .
Montcho a terminé une houe. D'un revers de mains il s'essuie le front. L'apprenti lui présente une petite calebasse d'eau qu'il vide lentement : . Sa figure reprend alors son calme habituel. Content de lui le rude travailleur entonne la chanson du forgeron. Il chante la houe laborieuse qui fera fructifier la terre fertile.

J.G. Extrait de *Mamadou et Bineta sont devenus grands*, Edicef

TEXTE ANNEXE 1 SEMAINE 4

Dans le texte suivant, relève les connecteurs logiques et les temps verbaux

On parle beaucoup en ce moment de l'omniprésence de la télévision. Pour les uns, elle représente la seule fenêtre ouverte sur le monde. Pour d'autres, au contraire, elle constitue une grave menace pour notre culture.

Certes, les avantages de cette petite boîte magique sont assez nombreux.

Tout d'abord, on peut dire que la télé nous évite le détour par le cinéma. En effet, on n'a pas besoin de se déplacer constamment pour voir un nouveau film qu'on peut voir à domicile.

Ensuite, on peut ajouter que le petit écran nous offre un passe-temps agréable, un divertissement, voire une détente après une longue journée de stress. Il est certain que le téléspectateur est invité à fournir moins d'effort qu'à la lecture d'un livre par exemple.

En outre, les chaînes télévisées présentent un support publicitaire appréciable qui permet de stimuler l'économie et de créer des emplois.

Enfin, la télévision nous informe de ce qui se passe dans le monde et elle nous fait découvrir les autres pays, leurs traditions, leurs modes de vie. Par conséquent, elle nous donne le pouvoir de comparer et de comprendre qu'on n'est pas le centre du monde, que les autres pays font des choses tout aussi intéressantes. De ce fait, on ne se sent plus supérieur ni plus intelligent ; on voit ses insuffisances.

Cependant, il faudrait noter que la télévision présente aussi plusieurs aspects négatifs.

En premier lieu, il faut dire qu'il s'agit d'un média passif. Ainsi, le téléspectateur est sujet à l'abêtissement et à l'abrutissement progressif. Dépourvu de tout esprit critique, il devient rapidement l'objet d'une manipulation télévisuelle. Il ne réfléchit



plus, il « avale » tout ce qu'on lui présente.

En second lieu, n'oublions pas que nous avons à faire à un média individuel : chacun est fasciné par la boîte magique et oublie ce qui l'entoure. Ceci risque d'entraîner une dégradation de la vie familiale, sans compter les disputes causées par un désaccord quant au programme de la soirée.

En troisième lieu, les médecins affirment que regarder la télé trop souvent nuit à la santé : les yeux en souffrent et le téléspectateur, immobile et se gavant de chips, de chocolat et autres produits à haute teneur en calories, risque de prendre du poids. Certains ne peuvent plus se passer de la télé, qui devient une vraie drogue dont ils sont dépendants. Lors d'une panne de courant ces personnes sont littéralement « en manque ».

En dernier lieu, de nombreux critiques reprochent aux chaînes télévisées de diffuser trop de scènes de violence, ce qui risque d'augmenter l'agressivité des jeunes. Pour les sociologues, cette brutalité filmique est une des principales causes de la violence des jeunes d'aujourd'hui. Le crime de sang est banalisé, le meurtre devient une habitude.

En définitive, il semble bien que la télévision, telle qu'elle est de nos jours, présente bien plus de dangers que d'avantages. Il conviendrait de réduire la quantité de violence et d'augmenter le nombre d'émissions culturelles. En attendant, il faudrait conseiller aux gens, et surtout aux jeunes, de regarder la télé en évitant l'excès, avec esprit critique. Il importe de consulter les programmes, d'opérer un choix préalable et de s'en tenir à ce choix, en évitant de zapper aveuglément pour regarder n'importe quoi.

TEXTE ANNEXE 2 SEMAINE 4

Dis de mémoire la récitation suivante :

Le vainqueur de la terre

Debout

A la lisière de ton champ

Tu rêves aux moissons futures

Paysan au front couvert de sueur

O vainqueur de la terre.

À l'horizon

Le soleil n'est pas encore levé

Il vient toujours après toi

Sur ces étendues de la savane

La terre s'étale à tes pieds avec ses épis lourds



Couvrant Vallées, Collines Et plaines...
Bientôt Ce sera la fête
La fête des moissons
Bientôt
Les tam-tams salueront ton labeur et tu danseras sur l'esplanade
Où seuls dansent
Les hommes véritables
Toi, paysan, le vainqueur de la Terre.
« La terre et le pain »,

Anthologie de la poésie d'Afrique Noire d'expression française, Ed. Hatier

SEMAINE 5 : SEMAINE D'INTÉGRATION

TEXTE : Une vie de fonctionnaire.

Plus qu'une œuvre autobiographique, Climbié raconte l'histoire des anciens de « William-Ponty », cette école normale dont est issu Bernard Dadié, les qui a joué un rôle considérable dans la formation des élites à l'époque coloniale. Mais il y avait parfois loin des espoirs à la réalité, et Climbié, modeste fonctionnaire, en fait ici l'amère expérience.

Climbié pouvait maintenant s'écrier : « J'ai dix ans de service ! » Il pouvait arborer¹¹ son blason¹² : un encrier soutenu par un porte -plume et un crayon entrecroisé, flanqués d'une règle et d'une gomme, avec des larmes en chevrons, le tout d'un jaune sale de soupirs rances jamais satisfaits.

Passé par le laminoir des échelons, aguerri¹³ contre les longues attentes au pied des

¹¹ Porter

¹² Outils de travail

¹³ Endurci



échelles, il numérotait chaque jour consciencieusement ses bordereaux. C'était là son rôle dans la répartition des tâches. Quoi, l'omission d'un numéro de bordereau n'est-elle pas la perte assurée, irrémédiable, éternelle, l'immersion perpétuelle de ce papier dans le flot immense, boueux, putride¹⁴ de tous les bordereaux qui charrient les sources, les ruisseaux, les affluents, les rivières, les fleuves et les océans bureaucratiques de ville en ville, de pays en pays, de continent en continent ? La perte d'un bordereau, de cette plaque d'identité des dossiers : mais c'est la paralysie, la fin de tout le mécanisme que des générations d'experts essaient de parachever.¹⁵ N'est-ce pas pour parer à de telles calamités que les bordereaux s'établissent en trois exemplaires ? Un peu aussi par mesure d'économie et de prudence Z à ce qu'affirment certaines circulaires.

Climbié se sentait vieillir. Son budget sans cesse piquait du nez. Un ennui suscitait un autre ennui, et tous deux s'accouplaient pour engendrer d'autres ennuis. Suprême sacrifice : Climbié rejeta l'uniforme prescrit par l'arrêté 510 P du 11 février pour lequel ses devanciers s'étaient battus des années durant. L'anémie de la bourse , chez Climbié, était une maladie permanente, chronique, rebelle.

Bernard DADIE, *Climbié*, Seghers

ANNEXE SEMAINE 5 : INTEGRATION

TEXTE : Une vie de fonctionnaire

1. Lire : Situation d'intégration : Après une lecture correcte du texte, réponds aux questions suivantes :

- Donne les éléments paralinguistiques de ce texte
- Précise l'idée générale du texte
- En quoi consiste le travail de Climbié ?
- Quel est le souci dominant de Climbié selon le texte ?
- Relève les temps verbaux du texte puis indique sa nature.

1. Oral :

Situation d'intégration :

Voici quelques métiers : un enseignant, un menuisier, un cordonnier, un tisserand, un boulanger. Fais un exposé d'un métier que tu choisis dans la liste ci-dessus en suivant un canevas de présentation.

¹⁴ En décomposition

¹⁵ Achever complètement



2. Vocabulaire :

Situation d'intégration :

- Au cours des quatre dernières semaines, tu as certainement appris de nouveaux mots. Emploie quelques-uns de ces mots dans de petites phrases
- Formez la famille des mots suivants : port -main-tour-bord

3. Orthographe :

Situation d'intégration : Respecte la consigne donnée dans chaque cas.

■ Fais l'accord des participes passés

a) L'école est (fermer), les élèves sont (partir) en vacances. b) Une source a (jaillir) au pied du coteau. c) Les enfants ont été (perdre) dans la forêt. d) La foudre a (frapper) une case et l'a (incendier). e) Elle s'est (souvenir) de l'endroit. f) Elles se sont (comprendre). g) Les correspondants se sont (écrire). h) Elle est (aller) au cinéma hier. i) Ces photos ont été (prendre) à l'occasion d'une manifestation. j) As-tu reçu la montre que je t'ai (envoyer). k) Nous avons (acheter) beaucoup de livres. l) La toilette (fini), les vêtements (endossé), toute la famille se réunissait à table. m) Mes amies sont (aller) au cinéma et elles ont (voir) de meilleurs films. n) Avez-vous (gouter) ces caramels, je les ai (trouver) délicieux.

■ A partir de préfixes ou suffixes cosmo, hydro, hyper, infra, super, logi, forme des mots que tu emploieras dans de bonnes phrases.

● Écris les noms composés suivants au pluriel : Un porte-monnaie ; un sous-vêtement ; un wagon-lit ; un faux pli ; un pousse-pousse ; une eau-de-vie ; une chemise de nuit ; un avant-poste ; un porte-bonheur ; un cordon-bleu

● Justifie l'orthographe des noms composés suivants : des laissez-passer ; une demi-bouteille de vin ; des gardiens-chefs ; des abat-jour ; des tête-à-tête ; des rouges-gorges ; des tire-bouchons ; des signes avant-coureurs ; des boutons-d'or ; nu-tête.

■ Accordez en genre et en nombre les groupes verbaux en fonction des noms collectifs qui les précèdent.

- 1 – Un troupeau de vaches s'échappait/s'échappaient de part et d'autre de l'enclos.
- 2 – La multitude de jouets occupait/occupaient toute la chambre.
- 3 – Une majorité d'étudiants prend/prennent les transports en commun.
- 4 – La plupart réserve/réserve une table dans ce restaurant.
- 5 – La plupart des résidents ne connaisse/connassent pas le syndic de copropriété.

e) Le texte suivant contient des erreurs. Corrige-les

Il y a fort longtemps, quand les enchantements existait encore, vivaient un roi dont les filles étaient toutes belles. La plus jeune était si belle que le soleil lui-même, qui en a cependant tant vu, s'étonnait chaque fois qu'il illuminait son visage. Non loin du château du roi se trouvait une grande forêt sombre ; et, dans cette forêt, sous un vieux tilleul, il y avait une fontaine. Quand il faisait chaud, la fille du roi partaient dans le bois ; puis quand elle s'ennuyait, elle prenait sa balle en or, la jetait en l'air et la rattrapait : c'était là son jeu favori. Mais il arrivait qu'une fois elle manqua la balle, qui tomba sur le sol, roula tout droit dans la fontaine et disparu. L'eau était si profonde qu'on ne voyait pas le fond.

4. Grammaire :

Situation d'intégration : Dans chaque cas, respecte la consigne donnée :

☑ Classe les phrases suivantes selon le registre dans lequel elles ont été écrites.



a-Où t'as rangé les clés ? b- Le vent chassait de gros nuages sur les cimes. c-Est-ce que tu viens ? d-D 'étranges annotations accrurent son désarroi.
e- C'est pas eux qui l'ont dit. f- C'est moi qui ferai la vaisselle ce soir.

☒ **Réécrit ces phrases dans un registre courant ou soutenu**

a) Quand c'est que tu pars ? b) C'est la piaule à mon frère. c) Les jeunes filles se rendent au marigot. d) Le directeur punit les élèves.

☒ **Transforme les pointillés en une subordonnée relative. Fais attention à employer le pronom relatif correct.**

a) C'est une moto. Tu as acheté une moto. Est-ce la moto.....

b) Tu as un tatouage. Tu as imaginé le dessin de ton tatouage. Tu as un tatouage.....

c) Sylvie porte une jupe. Elle a peint une fleur sur sa jupe. Sylvie porte la jupe.....

d) Mes cousins ont un ami. Cet ami habite à Francfort. Mes cousins ont un ami.....

e) Voici mon amie. Je lui ai prêté ma voiture. Voici l'amie.....

☒ **Remplacez le complément d'objet direct par une proposition subordonnée conjonctives.**

Exemple : Je vois ton étonnement → Je vois que tu es étonné.

a) J'attends l'arrivée du médecin.

b) Je veux le meilleur médecin pour toi.

c) J'ai remarqué le temps pluvieux.

d) Le médecin redoute l'affaiblissement de son patient.

e) Trois cents spectateurs attendent le début du spectacle.

f) Je vois Gargantua marcher vers nous.

h) Grandgousier souhaite sa réussite.

☒ **Relier les propositions suivantes en utilisant les subordonnants entre parenthèses.**

a) Je ne l'ai jamais appelé. Il me raccroche au nez. (De peur que) ...

b) Les prisonniers se cachèrent. Le garde les croit enfuis. (Pour que) ...

c) On a fait appel à un peintre. Il tapisse la chambre. (Afin que) ...

d) J'ai appelé le plombier. Le plombier vient à 3 h. (Pour que) ...

e) Je gare ma voiture dans un parking fermé. Elle est protégée des intempéries. (De sorte que) ...

☒ **Remplacez le groupe souligné par une subordonnée de concession ou d'opposition.**

a) En dépit de son courage, l'athlète a dû renoncer à la course.

b) Malgré ses efforts continus, cet étudiant n'a pas réussi à la fin de la session.

c) Ils ont beau trembler de froid, les techniciens continuent de réparer les fils électriques.

d) Malgré leur fatigue, les soldats poursuivent le combat.

e) En dépit de cette grande chaleur, la maison reste fraîche.

☑ Complétez les phrases suivantes pour former une hypothèse sur le futur.

- a. Si j'ai mal aux dents, je (aller) _____ chez le dentiste.
- b. Si nous sommes bloqués dans l'ascenseur, nous (appeler) _____ du secours.
- c. S'ils vont au cinéma, ils (voir) _____ le dernier film de ce réalisateur.
- d. Si vous désirez des informations supplémentaires, vous me (envoyer) _____ un courriel.
- e. Si nous sortons sous la pluie, nous (être) _____ malades.
- f. Si je (parler) _____ à Émilie, je l'inviterai à souper.
- g. S'ils (étudier) _____ sérieusement, ils réussiront le cours.
- h. Si vous (manger) _____ ce gâteau, vous aurez mal à l'estomac.
- i. Si je (gagner) _____ suffisamment d'argent, je voyagerai en Europe.
- j. Si tu (diminuer) _____ tes frais de gestion, tu augmenteras tes bénéfices.

☑ Faites une seule phrase complexe comportant une subordonnée circonstancielle de temps avec les deux phrases syntaxiques proposées. Attention au mode du verbe commandé par le choix du subordonnant.

- a) Maxime a fêté l'événement avec tous ses amis. Il a été choisi pour participer aux jeux olympiques.
- b) Ils se dépêchent de rentrer au port. La tempête se lève.
- c) Louise a acheté une belle voiture. Elle a obtenu son permis de conduire.
- d) Ma sœur est tombée malade. Elle a mangé des fruits de mer.
- e) Les applaudissements éclatèrent dans la salle. La vedette se présenta sur scène.
- f) Les souvenirs affluèrent à sa mémoire. Il entra dans sa maison d'enfance.

☑ Établissez le rapport de cause entre les deux phrases syntaxiques.

- a) L'accidenté a succombé. Il n'a pas reçu à temps les soins nécessaires.
- b) Les invités sont arrivés tard. Les routes étaient bloquées par la neige.
- c) Les élèves n'ont pas compris le sujet de dissertation. Le professeur l'a expliqué rapidement.
- d) Cette vieille femme est sans force. Elle s'est assise par terre.
- e) Pierre ne pourra pas assister à la réunion. Il est parti très tôt à New York

☑ Établissez le rapport de conséquence entre les deux phrases syntaxiques.

- a) La journée est chaude. Tous les enfants se baignent dans la piscine.
- b) Cet enfant est fatigué. Il s'est endormi dans la voiture.
- c) La tempête est violente. Toute la circulation aérienne est arrêtée.
- d) Ma grand-mère souffre de ses jambes. Elle n'arrive plus à marcher.
- e) Il fait bon dans ce chalet. Les enfants refusent de retourner à Montréal.
- f) Le chauffeur a de bons réflexes. L'accident fut évité.
- g) Il a plu pendant plusieurs jours. Le jardin est complètement détrempé.

6. EEE : Situation d'intégration : Rédige dans chacun des cas suivants

- a) Écris une lettre au Ministre de la justice pour demander un extrait de casier judiciaire.
- b) Quel métier voudriez-vous faire plus tard ? Donnez les raisons de votre choix.
- c) Vous avez observé un mécanicien au travail. Décrivez son activité.

THÈME 2 : LES RAPPORTS SOCIAUX

SEMAINE 6

TEXTE : Enfants de riches, enfants de pauvres

La mère de Jean-Christophe est employée dans une famille de riches bourgeois. Un jour, on emmène le jeune garçon au jardin pour jouer avec les enfants de la maison.

Ils se mirent à jouer. Comme Christophe commençait à se rassurer un peu, le petit bourgeois tomba en arrêt devant lui, et, touchant son habit, il dit :

–Tiens, c’est à moi !

Christophe ne comprenait pas. Indigné de cette prétention que son habit fût à un autre, il secoua la tête avec énergie pour nier.

–Je le reconnais bien ! fit le petit ; c’est mon vieux veston bleu ; il y a une tache là.

Et il y mit le doigt. Puis, continuant son inspection, il examina les pieds de Christophe et lui demanda avec quoi étaient faits les bouts de ses souliers rapiécés.

Christophe devint cramoisi¹⁶. La fillette fit la moue¹⁷ et souffla à son frère. Christophe l’entendit que c’était un pauvre. Christophe en retrouva la parole. Il crut combattre victorieusement cette opinion injurieuse en bredouillant d’une voix étranglée qu’il était le fils de Melchior Krafft, et que sa mère était Louisa la cuisinière. Il lui semblait que ce titre était aussi beau que quelque autre que ce fût, et il avait bien raison. Mais les deux autres petits, que d’ailleurs la nouvelle intéressa, ne parurent pas l’en considérer davantage. Ils prirent au contraire un ton de protection. Ils lui demandèrent ce qu’il ferait plus tard, s’il serait aussi cuisinier ou cocher ; Christophe retomba dans son mutisme³. Il sentait comme

une glace qui lui pénétrait le cœur. Enhardis⁴ par son silence, les deux petits riches, qui avaient pris brusquement pour le petit pauvre une de ces antipathies d'enfant, cruelles et sans raison, cherchèrent quelque moyen amusant de le tourmenter. La fillette était particulièrement acharnée. Elle remarqua que Christophe avait peine à courir à cause de ses vêtements étroits ; et elle eut l'idée raffinée de lui faire accomplir des sauts d'obstacle. On fit une barrière avec des petits bancs, et on mit Christophe en demeure de la franchir. Le malheureux garçon n'osa pas dire ce qui l'empêchait de sauter ; il rassembla ses forces, se lança et s'allongea par terre. Autour de lui, c'étaient des éclats de rire. Il fallut recommencer. Les larmes aux yeux, il fit un effort désespéré, et, cette fois, réussit à sauter. Cela ne satisfait point nos bourreaux, qui décidèrent que la barrière n'était point assez haute, et ils y ajoutèrent d'autres constructions, jusqu'à ce qu'elle devînt un casse-cou. Christophe essaya de se révolter. Alors la petite fille l'appela lâche et dit qu'il avait peur. Christophe ne put le supporter ; et, certain de tomber, il sauta et tomba. Ses pieds se prirent dans l'obstacle ; tout s'écroula avec lui. Il s'écorcha les mains, faillit se casser la tête ; et, pour comble de malheur, son vêtement éclata aux genoux, et ailleurs. Il était malade de honte ; il entendait les deux enfants danser de joie autour de lui ; il souffrait d'une façon atroce. Il sentait qu'ils le méprisaient...pourquoi ? Il aurait voulu mourir ! Pas de douleur plus cruelle que celle de l'enfant qui découvre pour la première fois la méchanceté des autres : il se croit persécuté par le monde entier, et il n'a rien qui le soutienne : il n'y a plus rien ! Christophe essaya de se relever ; le petit bourgeois le poussa et le fit tomber ; la fillette lui donna des coups de pied. Il essaya de nouveau ; ils se jetèrent sur lui tous deux, s'asseyant sur son dos, lui appuyant la figure contre la terre. Alors une rage le prit : c'était trop de malheurs : Sa figure qui le brûlait, son bel habit déchiré, une catastrophe pour lui ! – la honte, le chagrin, tant de misères à la fois se fondirent en une fureur folle. Il s'arc-bouta sur ses genoux et ses mains, se secoua comme un chien, fit rouler ses persécuteurs ; et comme ils revenaient à la charge, il fonça tête baissée sur eux, gifla la petite fille, et jeta d'un coup de poing le garçon au milieu d'une plate-bande.

Ce furent des hurlements. Les enfants se sauvèrent à la maison avec des cris aigus. On entendit les portes battre, et des exclamations de colère. La dame accourut, aussi vite que la traîne de sa robe pouvait le lui permettre. Christophe la voyait venir, et il ne cherchait pas à fuir ; il était terrifié de qu'il avait fait : c'était une chose inouïe, un crime ; mais il ne regrettait rien. Il attendait. Il était perdu. Tant mieux ! Il était réduit au désespoir.

Romain Rolland, Jean-Christophe,

« *L'Aube* ».

SEMAINE 7- 8

TEXTE : Cendrillon ou la petite pantoufle de verre.

A la mort de son père, Cendrillon devient la servante de sa belle-mère et de ses deux demi-sœurs. Son rêve est de se rendre au bal que donne le prince. Avec l'aide de sa tante la fée, elle se retrouve merveilleusement habillée et peut assister au bal jusqu'à minuit. Lorsque le deuxième coup de carillon retentit, Cendrillon s'enfuit précipitamment, abandonnant dans sa course une pantoufle.

Il était une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le Mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple ; elle tenait cela de sa Mère, qui était la meilleure personne au monde. Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la Belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables.



Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de Madame, et celles de Mesdemoiselles ses filles. Elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait s'en plaindre à son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement [...].

Il arriva que le fils du Roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualités. Les sœurs de Cendrillon vont se rendre au bal. Le problème est que Cendrillon aimerait elle aussi y aller, mais elle n'en pas les moyens et n'a pas d'habit. Enfin l'heureux jour arriva, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Marraine, qui la vit toute en pleurs, lui demande ce qu'elle avait. « Je voudrais bien...je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa Marraine, qui était Fée, lui dit :

« Tu voudrais bien aller au Bal, n'est-ce pas ?

- Hélas oui, dit Cendrillon en soupirant.

- Eh bien, seras-tu bonne fille ? dit sa Marraine, je t'y ferai aller. »

La marraine change une citrouille que lui apporte Cendrillon en beau carrosse, des chevaux de souris, un rat en cocher, des lézards en laquais et transforme ses vilains habits en beaux vêtements. Pour compléter sa tenue, elle lui donne une paire de pantoufle de verre. Enfin, elle impose une condition : Cendrillon ne doit pas rester au bal au-delà de minuit. Cendrillon va au bal où elle impressionne le fils du roi et tous les convives par sa beauté. Ses sœurs ne la reconnaissent pas. Elle rentre avant minuit. Ses sœurs, une fois rentrée, content à Cendrillon la venue d'une grande princesse inconnue au bal.

Cendrillon retourne au bal le lendemain et le prince en tombe amoureux. Cendrillon reste sans s'en rendre compte jusqu'au premier coup de minuit, elle part précipitamment et laisse dans sa fuite une pantoufle de verre que le prince ramasse. Le prince annonce au royaume qu'il épousera celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle.

La pantoufle de verre, essayée par toutes les filles du royaume, ne va qu'à Cendrillon : On commença à l'essayer aux Princesses, ensuite aux Duchesses, et à toute la Cour, mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout.

Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne ! » Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon et approchant la pantoufle de son petit pied, vit qu'elle y entra sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire.

On mène Cendrillon chez le prince et ils se marient. Celle qui était donc un souillon devient princesse. Elle fait même loger ses deux sœurs au palais, et les marie à des grands seigneurs.

Charles Perrault (Histoires ou contes du temps

passé).

SEMAINE 9

TEXTE : Brimades

Camara Laye évoque ici ses souvenirs d'école et plus particulièrement les mauvais traitements que lui infligeaient les grands.

Quand je songe à ce que nous faisaient endurer les élèves de dernière année, il me semble n'avoir encore rien dit de ce côté sombre de notre vie d'écolier. Ces élèves – je me refuse à les appeler « compagnons » – parce qu'ils étaient plus âgés que nous, plus forts que nous et moins étroitement surveillés, nous persécutaient de toute manière. C'était leur façon de se donner de l'importance – en auraient-ils jamais une plus haute ? – et peut-être, je l'accorde, une façon aussi de se venger



du traitement qu'ils subissaient eux-mêmes : l'excès de sévérité n'est pas précisément fait pour beaucoup développer les bons sentiments. Je me souviens – mes mains, les bouts de mes doigts se souviennent ! – de ce qui nous attendait au retour de l'année scolaire. Les goyaviers de la cour avaient un feuillage tout neuf, mais l'ancien était en tas sur le sol ; et, par endroits, c'était bien plus qu'un entassement : une boue de feuilles ! « Vous allez me balayer cela ! disait le directeur. Je veux que ce soit net immédiatement ! » Immédiatement ? Il y avait là du travail, un sacré travail, pour plus d'une semaine ! Et d'autant plus que tout ce qu'on nous attribuait en fait d'instruments, c'étaient nos mains, nos doigts, nos ongles. « Veillez à ce que ce soit promptement exécuté, disait le directeur aux grands de dernière année ; sans quoi vous aurez affaire à moi !

Nous nous alignions donc au commandement des grands – nous nous alignions comme le font les paysans, quand ils moissonnent ou nettoient leurs champs – et nous nous attelions à ce travail de forçat. Dans la cour même, cela allait encore il y avait de l'espace entre les goyaviers ; mais il y avait un endos où les arbres mêlaient et enchevêtraient furieusement leurs branches, où le soleil ne parvenait pas jusqu'au sol et où une âcre odeur de moisissure traînait même à la belle saison. Voyant que le travail n'avancait pas comme le directeur l'attendait, les grands, plutôt que de s'y atteler avec nous, trouvaient plus commode d'arracher des branches aux arbres et de nous en fouetter. Ce bois de goyavier était plus flexible que nous ne l'eussions souhaité ; bien manié, il sifflait aigrement, et c'était du feu qui nous tombait sur les reins. La peau cuisait cruellement ; les larmes nous jaillissaient dans les yeux et tombaient sur l'amas de feuilles pourrissantes. Pour fuir les coups, nous n'avions d'autre échappatoire que celle de glisser à nos bourreaux les savoureuses galettes de maïs et de blé, les couscous à la viande ou au poisson que nous avions emportés pour notre repas de midi ; et si de surcroît nous possédions quelque menue monnaie, les pièces changeaient de poche sur-le-champ. Si on négligeait de le faire, si on craignait de demeurer le ventre creux et l'escarcelle vide, les coups redoublaient ; ils redoublaient à vrai dire avec une telle munificence et à un rythme si endiablé, qu'un sourd eut compris que, s'ils pleuvaient si dru, ce n'était pas seulement pour activer nos mains, mais encore, mais surtout pour nous extorquer nourriture et argent. Si, las de cette cruauté calculée, l'un de nous prenait l'audace de se plaindre, le directeur sévissait naturellement, mais la punition qu'il infligeait alors, était toujours légère, si légère qu'elle ne pouvait compenser ce que nous avions nous-mêmes souffert. Et le fait est que nos plaintes ne modifiaient aucunement notre situation. Peut-être aurions-nous mieux fait de mettre nos parents au courant, mais nous n'y songions pas ; je ne sais si nous nous taisions par solidarité ou par amour-propre, mais je vois bien à présent que nous nous taisions sottement, car ces brimades allaient dans un sens qui n'est pas le nôtre, qui y contredit, qui contrecarre ce qu'il y a en nous de plus foncier et de plus ombrageux : notre passion pour l'indépendance et pour l'égalité.

Camara LAYE, *L'enfant Noir*, Plon.

SEMAINE 10 : SEMAINE D'INTEGRATION

TEXTE : Terreur à la maison.

Le narrateur expose la brutalité de son père et la peur que vit toute la famille.

Je ne sais pas si je te l'ai dit. Je n'ai pas de sœur, je suis fille unique dans une famille qui compte cinq enfants. C'est terrible ! Je crois que je me suis contentée



de reproduire la vie de ma mère. Je revois encore ce que fut ma misérable vie d'enfant.

J'en garde des souvenirs dont je ne suis pas fière. De mon père, les deux reliques qu'il m'a léguées sont sa grande taille et sa cruauté. De ma mère, une ombre dont le contour indique la présence d'un être résigné. Deux termes suffiraient pour qualifier les deux, « présence-absence » pour l'un, « absence-présence » pour l'autre. Il m'arrive de penser que le sort est héréditaire. J'ai souvent eu l'impression que ma mère avait hérité d'une mauvaise étoile qui avait suivi toute sa progéniture.

Maintenant que j'y pense, je réalise que je n'ai jamais croisé le regard de mon père. Il ne nous regardait jamais. Je me demande parfois s'il se rendait compte de notre existence. Je n'en suis pas très sûre. Une fois, un de mes frères a fait une fugue. Il a été retrouvé au bout de trois jours par ma mère qui avait pris des dispositions pour que mon père n'en sache rien. Il n'avait même pas constaté la disparition de son fils...

Mon père était souvent absent et personne à la maison ne s'en plaignait. Ces absences représentaient pour ma mère, mes frères et moi un moment de paix et de tranquillité. C'était le seul moment où nous étions nous mêmes, heureux. Dès que nous sentions l'odeur de mon père rentrant à la maison, nous courions nous terrer comme de petits rats, dans tous les recoins obscurs de la maison. Nous connaissions ses humeurs capricieuses. Pour un oui, pour un non, il brutalisait tout le monde en particulier maman, qu'il battait sans cesse. Mes frères et moi étions convaincus que mon père était possédé par de mauvais esprits qui le dérangeaient. Nous pensions que c'était la seule explication possible qui pouvait justifier son comportement étrange.

Kouméalo ANATE, *Le regard de la source*, Bordeaux, Ana Editions, 2005, pp. 80-81